NUNC DIMITTIS.

Le sacrifice est doux au doux cœur [de la femme :
Elle veille, muette, autour des blancs [berceaux,
Donne au père, aux petits, le meil- [leur de son âme,
Ses rires à leur joie et ses pleurs à [leurs maux.

Elle va, sans souci du temps qui [vole et passe,
S'oubliant, les aidant de ses soins [empressés...
Puis, lorsqu'elle s'arrête enfin, meur- [trie et lasse,
Elle voit le nid vide et ses fils dis- [persés !

Alors, en recueillant—moisson d'un [triste charme—
Le passé fait d'amour, et le présent, [d'adieu,
C'est d'un sourire encor, c'est encor [d'une larme,
Qu'elle scelle sa gerbe en la rendant [à Dieu.

Mondanités.

Mme John H. Maginnis et M. William T. Maginnis partiront pour l'Europe mardi.

Mlle Cora Richardson est partie mardi pour Hendersonville, C. du N.

Le Dr S. M. Fortier est arrivé de New York vendredi.

M. et Mme John G. Harrison passent quelque temps à San Francisco.

M. et Mme John W. Phillips sont de retour d'un séjour chez le Colonel William C. Dufour, à Waveland, Miss.

Le Dr et Mme S. F. Mioton sont partis ces jours derniers pour New York d'où ils s'embarqueront pour l'Europe.

M. E. E. Prévost est de retour d'un voyage à New York.

Mme S. B. McConnico est partie dans le courant de la semaine pour Buffalo Lithia Springs, Vie, où elle passera quelque temps avant de se rendre à Washington, D. C.

Mlle Emma Hincks passe quelque temps à Covington.

Mlle Zelia Logan est de retour d'une visite chez Mme J. W. Pierson à Port Gibson, Miss.

M. Albert LeMore est allé rejoindre à Waukesha Mme LeMore et ses enfants qui y passent l'été.

Mlle Anna Minor est de retour de la Baie St Louis où elle a passé quelque temps chez sa soeur Mme Martial Lepeyre.

Mlles Mary et Eddie Spencer sont parties la semaine dernière pour Saluda, C. du N.

M. et Mme C. C. Harvey sont actuellement à Londres, Angleterre.

Mme James Oscar Nixon passe quelque temps chez sa fille Mme Lawrence Williams, à Patterson, Lne.

Le Dr et Mme P. E. Michinard, leur fils George et Mlle Nina Burthe, sont partis hier pour Asheville.

Mlle Gertrude Byrne a passé la semaine à Jamestown pour y visiter l'Exposition.

Mercredi après midi à six heures, on célébrait en l'église Episcopale Grace, en présence d'une nombreuse et élégante assemblée de parents et d'amis, le mariage de Mlle Janie Lea Norton, fille de M. et Mme Robert E. Norton, avec M. S. Carter Schwing. L'édifice sacré, admirablement décoré pour la circonstance de palmiers et de fougères, était brillamment illuminé. Aux accords d'une marche jouée sur le violon par Mlle Ella Dillard avec accompagnement d'orgue par Mlle Kate Dillard, la mariée a été conduite par son père à l'autel où l'attendait le marié avec son best man M. Walter Parker et le Révérend C. A. Elbrook qui a donné la bénédiction nuptiale. Le comité de réception qui ouvrait la marche du cortège nuptial était composé de MM. Alfred Mc Kinley, Reginald Meade, T. Perrin et J. Meaille. Mlle Annette Faret était la seule demoiselle d'honneur. La mariée était charmante dans une toilette de mousseline blanche des plus élégantes garnie de dentelle, toilette que complétait un voile de tulle drapé avec une touffe de fleurs d'oranger. Son bouquet était formé de muguets et de fougères. De très beaux cadeaux ont été reçus par M. et Mme Schwing qui sont partis mercredi soir pour New-York. Leur voyage de noces durera plusieurs semaines et s'étendra à la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-Ecosse.

Le Juge et Mme A. P. Marmouget annoncent les fiançailles de leur fille, Louise Clare de Ricce avec M. John Hypolite Breffeilhe de Shreveport, Lne. Le mariage aura lieu en septembre.

Mme Alice Coquille annonce les fiançailles de sa fille, Nellie avec M. Fernand A. Remanjon. Le mariage aura lieu au commencement de septembre.

Le Dr George J. Tumon est l'hôte de M. et Mme E. V. Merith à Waveland.

M. et Mme James Miltenberger et Mlle Lucia Miltenberger sont de retour de Mississippi City.

Au nombre des Néo Orléanais qui visitent actuellement l'Exposition de Jamestown, se trouve le Dr Félix A. Larue qui est descendu à Inside Inn.

M. et Mme Ben Willard sont partis hier pour Chicago.

Un mariage qui intéressera les amis qu'ils comptent dans notre ville est celui de M. George B. Auburtin de la Nouvelle-Orléans, avec Mlle Ophelia Swinney de Lexington, Miss., qui a été célébré dimanche, le 11 août à Durant, Miss.

M. Joseph A. Breaux est un des hôtes de l'Inside Inn, sur les terrains de l'Exposition de Jamestown, Vie.

M. et Mme Benjamin Oury passent quelque temps à Hammond, Lne.

M. et Mme George S. Dodds et Mlle Zelda Dodds sont à Arulean, Ky, pour la saison.

Mlle Retta Lyons est partie à la fin de la semaine pour Asheville.

Mlle Solidelle Deynoodt est de retour d'un séjour à Covington.

M. et Mme Thomas J. Woodward passent quelque temps au Nord.

Mme W. Blunt et ses enfants et Mlle Lulu Trémoulet vont bientôt aller passer quelques semaines à Covington.

Mlle Stella Hyman après un séjour à Louisville est maintenant en Virginie.

Mme E. T. Shepard et sa fille, Mlle Shepard sont parties pour Waukesha ces jours derniers.

M. et Mme Andrew H. Gay et Mlle Anna Gay passent la fin de la saison à Battle Creek, Mich.

Mme Sidney Lewis et ses enfants sont à Waveland pour quelque temps.

Mlle Annie Coleman a passé la semaine à Jamestown, Vie.

M. Rixford Lincoln est de retour de Covington où il était l'hôte de M. et Mme H. P. Bougère.

Mme William Warren est partie au commencement de la semaine pour Buffalo Lithia Springs.

Le Juge O. O. Provosty et Mlle A. Provosty sont actuellement à New-York.

Mme Clem P. Penrose et Mlle Camille Penrose partiront samedi pour New-York et Philadelphie.

Mlle Cora Witherspoon est partie pour New-York.

Mme Baubridge Logan passe quelque temps à Ocean Springs chez Mme William Woodward.

Mme Sumpter Boullemet passe l'été à Castine, Me.

Mme Reginald H. Carter est au Canada pour la saison.

Mme Stanford et sa fille, Mlle Elsie Bayley, séjournent dans les Monts Alleghany en Virginie.

M. William Agar et M. George P. Agar sont de retour de Mississippi City.

Mme J. Wood Coleman et Mlle Annie Coleman sont parties pour la Virginie.

M. J. W. Richardson est de retour de New-York.

Mlle Amélie Minor va passer la fin de l'été à la Baie St-Louis chez M. et Mme Martial Lapeyre.

Mme Walter C. Wright et ses enfants sont partis pour le Wisconsin.

Mlle Mabel Dwyer est allée rejoindre dans le Michigan Mme Charles Greene chez qui elle passera quelques semaines.

M. et Mme P. L. Fourchy et leur famille sont en villégiature à la Baie St-Louis.

Mlle Maud Harvey passe la fin de la saison Asheville, chez Mme S. McEnery Callaway.

M. John T. Whitaker passe quelques jours à Biloxi.

Le professeur et Mme Elsworth Woodward font un séjour en Italie.

M. et Mme Herbert Janin passent l'été à Biloxi.

M. et Mme Albert Mackie sont en ce moment à Lake Placid, N.-Y., où ils resteront jusqu'à l'automne.

Pensées et impressions.

Les nations ne seront heureuses que quand la saine morale sera étroitement unie à la politique. Mais des lois qui récompensent la trahison, qui allument entre les citoyens une guerre clandestine, qui excitent leurs soupçons réciproques, s'opposeront toujours à cette union si nécessaire de la politique et de la morale ; union qui rendrait aux hommes la sûreté et la paix, qui soulagerait leur misère, et qui amènerait entre les nations de plus longs intervalles de repos et de concorde, que ceux dont elles ont joui jusqu'à présent.

BECCARIA.

Le vrai est semblable à Dieu, il ne nous apparaît pas immédiatement, et nous ne pouvons le découvrir que par ses manifestations.

GŒTHE.

Les débauches de la jeunesse sont des conjurations contre la vieillesse, et on paie cher le soir, les folies du matin.

BACON.

Qu'est ce que la société, quand la raison n'en forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt, quand elle n'est pas un échange de pensées agréables et de vraie bienveillance ? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des petites maisons, c'est tout ce qu'elle est tour à tour pour la plupart de ceux qui la composent.

CHAMFORT.

Deux sortes d'ambitieux : les dévorants et les rongeurs ; les premiers happent le morceau, les autres le grignotent à petits coups de dents.

VICTOR CHERBULIEZ.

Dans les circonstances difficiles, quand un homme écrit au lieu d'agir, c'est un littérateur, et rien de plus.

OCTAVE FEUILLET.

LA Grande Honorine

Dans la coudraie, près de la maison, à l'heure où nous rentrions pour nous coucher, les derniers rayons du jour rasant le sol qu'ils doraient, j'avais trouvé, sur la terre nue d'une allée, les restes d'un oiseau mangé par l'épervier. Ce devait être un chardonneret, car il y avait un peu de jaune attaché au fouet de l'aile. La tête avait disparu, et presque tout le corps, et les pattes même. Quelques plumes du ventre, toutes grises, quelques plumes du dos, d'un vert qui devenait de l'or dès qu'on les inclinait, une goutte de sang figé, des feuilles écartées par le vent du combat,—une lutte bien courte sans doute,—indiquaient l'endroit où le drame s'était passé. Je pris les deux ailerons, où pendait encore un duvet de jeunesse, et je revins triste, à cause de cette mort d'un oiseau chanteur et de cette cruauté de la bête de proie. Moi, je ne les tuais pas tous, les oiseaux. Outre que ma fronde et ma sarbacane ne portaient pas souvent juste, mon père nous avait accoutumés à respecter les jolies espèces : les rossignols, les fauvettes, les chardonnerets, pour leur chant ; les hirondelles, pour la beauté de leur vol ; les rouges-gorges, pour la familiarité même de leurs mœurs et pour la joie qu'il y a de les rencontrer, pendant la neige, sur les bois des jardins ou sur les solives des granges.

—Misérable épervier ! dissis-je en pressant le pas. Je le connais. C'est un grand qui vole sans remuer les ailes, et qui tourne des quarts d'heure au-dessous du poulailler. Je le dénoncerai. Je sais où est son nid en haut d'un peuplier, dans une touffe de gui. On entend les petits crier, quand il arrive portant un cadavre d'oiseau saignant, comme une nacelle au dessous de lui. Mon père les tuera !

Comme nous étions à la fin d'avril et qu'il faisait froid, le feu était allumé dans la grande salle près de la table desservie. La maison n'avait pas encore été réparée, — je l'aime encore mieux dans ce passé lointain, — et il n'y avait pas de salon. En revanche, la salle à manger, où l'on recevait à l'occasion, avait un bon air patriarcal, avec sa cheminée monumentale où la suie faisait des stalactites noires, et, sur son vieux papier à fleurs de rêve, fleurs de magnolias bleues et marguerites rouges ayant les mêmes feuilles brunes, des images clouées à toutes les hauteurs, des illustrations découpées dans des livres ou des magazines d'autrefois signées de noms célèbres ou de noms inconnus, qui nous faisaient faire des voyages sans fin, lorsque la pluie tombait. Mon père était dans son fauteuil de cretonne incarnat, ma mère faisait de la tapisserie, mes sœurs et mon frère m'attendaient pour " dire bonsoir."

J'entrai, pâle de colère, montrant les deux ailes coupées.

—Voilà ! m'écriai je. Encore un qu'il a dévoré. C'est un monstre qu'il faudra tuer au fusil, sans quoi nous n'entendrons plus rien chanter autour d'ici !

—En effet, dit mon père gravement : on s'est déjà plaint de ce couple d'éperviers.

Et comme les sœurs, moins indignées que moi, avaient surtout pitié de ce pauvre paquet de plumes mouillées et froissées que je tenais à bout de bras, je me sentis m'attendrir, et je dis, d'un air qui devait être drôle, car je vis deux sourires à la fois qui me répondaient aux deux coins du feu :

—Il n'a pas même laissé de quoi faire des ailes de chapeau ! Et le chardonneret était tout jeune, voyez : il a du duvet. Il sera sorti trop tôt de son nid.

—Les chardonnerets n'ont pas d'ange gardien, fit ma mère.

Mon père ajouta :

—Les oiseaux ne sont pas comme les enfants. J'ai entendu raconter, par une femme de ce pays-ci, comment les enfants non seulement échappent eux-mêmes à bien des dangers, mais protègent encore les parents qui les ont près d'eux.

En ce moment, bonne Perrette, la vieille qui nous élevait, poussa la porte, et dit :

—Les enfants, tous au lit !

—Oh ! non ! non ! pas avant l'histoire !

Il y eut un moment de silence, pendant lequel nous ne sûmes pas lequel l'emporterait, de l'indulgence de nos parents ou de la volonté de Perrette. Enfin, sur un geste, le profil anguleux de la vieille bonne se retira, et nous entendîmes, avec un pas qui s'éloignait, cette réflexion partie de la chambre à côté :

—Ils font tout ce qu'ils veulent. Et après ça, madame les trouvera fatiguées. Neuf heures du soir. C'est-il une heure pour des histoires !

Elle était excellente, bonne Perrette, mais bien rude sur la discipline.

—En ce temps-là, commença mon père, j'étais jeune encore. Il y avait plus de bois qu'à présent, plus d'étangs, des routes moins nombreuses, et si étroites, si mal entretenues, que les meilleurs voyages se faisaient à cheval. Pour se rendre de la ville à leur domaine, mon père et ma mère montaient à califourchon sur la même jument blanche, et trottant quelquefois, marchant le plus souvent au pas, relevant le bout des pieds pour traverser les gués, cheminaient entre les haies de ronces qui accrochaient parfois le fichu jaune paille que ma mère se mettait au cou. C'était plus joli qu'à présent, les campagnes, et moins facile d'accès. Surtout quand on remontait vers les pays hauts qui bordent la Bretagne on trouvait de si mauvais passages, tant de boue et tant de fondrières, que le cheval était le seul moyen de locomotion, à moins qu'on ne préférât la charrette étroite et non suspendue des paysans. Les voitures seraient restées en détresse.

" Il se faisait cependant par là un commerce assez actif, et soit de jour, soit de nuit, des marchands nous venaient de plusieurs points des côtes bretonnes ou normandes. Nous les reconnaissions à leur cri, quand j'avais votre âge et des vacances comme vous. Les uns vendaient des sardines conservées dans le sel ; d'autres des œufs, des volailles, du beurre. Et justement nous avions une marchande de beurre à laquelle ma mère achetait sa provision pour l'hiver. Elle portait la coiffe normande, et elle la portait bien. C'était une femme grande et rose, jolie et de mine ouverte. J'ai rarement vu une paysanne plus décidée. Les rouliers ni les aubergistes ne la taquinaient, bien qu'elle voyageât seule, et il se trouvait toujours, dans les métairies, un couvert mis pour elle, un bon coin dans l'étable et une botte de foin pour son cheval. Elle devait ces prévenances à sa loyauté de marchande, à ses façons viriles, et un peu à son malheur. Car elle était restée veuve de très bonne heure, et elle travaillait pour élever son fils.

" Je lui dis un jour :

—Vous voyagez de jour et de nuit, la grande Honorine : n'avez-vous jamais peur ?

—" Jamais, monsieur.

"—De votre village jusqu'ici, la route est longue pourtant. Il y a de mauvais chemins sombres, des nuits sans lune, et on ne sait pas les rencontres qu'on peut faire.

" La grande Honorine étendit le bras, comme pour prêter serment, un bras qui eût fait plier celui d'un homme.

"— Je ne dis pas, répondit-elle, qu'il ne m'arrive jamais de rencontrer des choses, d'en voir d'autres, d'en entendre surtout. Mais rien ne me dit rien à moi. Je suis protégée.

" Alors j'observai, sur sa figure pleine, un sourire un peu triste, et elle ajouta :

" — Monsieur, quand mon défunt mari mourut, je nourrissais Pierre, mon enfant, mon unique, et il n'avait que moi, de même que je n'avais que lui. Ma famille est d'ailleurs. Il me fallut donc bien l'emmener, lorsque je me décidai, pour vivre, à me faire marchande de beurre. Je réservais un coin pour lui dans le fond de ma charrette, sous la bâche. Il était bien à l'abri, je vous assure ; la pluie ne tombait jamais à travers la toile, et quand le vent soufflait, moi, assise sur le devant, je prenais tout le froid. Il avait l'habitude et ne s'éveillait pas. Aux côtes, dans les belles lunes, je le regardais dormir, et l'idée me venait que l'innocent me protégeait, et que plus d'une fois il me serait arrivé malheur si je ne l'avais pas eu avec moi. J'en pourrais dire plus d'une preuve. Vous savez ce qu'on raconte de la nuit. Je ne crois pas à toutes les histoires ; mais j'ai entendu de vilains bruits dans les cépées de chênes, au bord des routes ; j'ai vu des ombres, comme des bêtes malfaisantes, qui s'allongeaient devant et derrière ma charrette, dans la lumière de la lanterne, et des voyageurs qui ne voyageaient point pour des raisons connues du monde, et dont les lumières qui tremblaient autant que moi de se trouver surprises. Alors j'allongeais un coup de fouet à mon cheval, je pensais à mon petit qui dormait, sans se douter de rien, et à cause de lui, je passais sans avoir mal. Un jour, monsieur, dans un pays très plein de forêts, qui est entre Mortain et Fougères, je fus prévenue que deux mauvais drôles, comme il n'en a jamais manqué nulle part, avaient causé de moi dans une auberge, et qu'ils m'attendaient pour me voler à deux lieues du bourg.

"—N'y allez pas, la grande Honorine, me disait le patron, n'y allez pas, ils vous tueront !

"— J'ai ma défense avec moi que je répondis, et je passerai bien.

" Il ne savait pas de quoi je voulais parler. Moi, je le savais. La nuit était tout à fait sombre, et, à cause de la brume, ma lanterne éclairait mal. En vérité, je n'aurais pas pu dire où j'étais, et je me serais perdue, si mon cheval n'avait pas connu la route. Et c'étaient des forêts toujours, et un silence comme il y en a, monsieur, dans les fins de saison, quand les feuilles tombent. Je regardais plus souvent mon petit que de coutume, et, pour le voir, il fallait me pencher. A un endroit où le chemin creux était si étroit, que les deux roues touchaient presque les talus, des deux côtés à la fois j'entendis les branches qui s'écartaient, des pierres qui roulaient, et mon cheval sauta de peur. Je me détournai, je saisis dans mes bras mon petit, je l'élevai au-dessus de la croupe de mon cheval, et je criai :

" —Sauve-moi, mon enfant, sauve moi !

" Pendant plus d'une lieue je ne ralentis pas le train de la pauvre bête, qui avait pris le galop. Puis je la remis au pas, tranquillement comme à l'ordinaire.... Le lendemain, monsieur, des gens de là bas me dirent qu'on avait rencontré, à l'endroit indiqué, deux hommes, un de chaque côté du chemin, et qu'ils dormaient si dur, la face contre terre, qu'il fallut les appeler longtemps avant de leur demander ce qu'ils faisaient là."

Mon père s'arrêta un moment, et reprit pour finir :

—J'ai revu bien des fois la grande Honorine. Son petit Pierre avait grandi ; mais il couchait toujours dans la charrette quand la mère voyageait. Il avait une dizaine d'années quand ils ont passé dans le pays pour la dernière fois....

Nous quittâmes la salle à manger, mes sœurs, mon frère et moi en songeant à la grande Honorine. La présence de Perrette nous empêchait d'avoir peur. Quand nous fûmes au lit, la plus petite de nous, qui ne pouvait dormir, se mit à raconter l'histoire à la vieille bonne. Elle raconta tout, et, quand elle eut achevé

—J'ai bien compris, tu vois, bonne Perrette. Et c'est très vrai, l'histoire. Il ne t'arrive rien chez nous : eh bien c'est moi qui te protège ! Tu ne le savais pas !

Bonne Perrette comprit-elle ? Elle ne le dit point mais elle avait une larme dans les yeux quand elle embrassa la petite.

CUISINE.

Escalopes de veau Paillard.

Faire sauter au beurre des escalopes de veau dans un sautoir que l'on déglace avec du madère, puis on le laisse réduire et on y ajoute alors un peu de glace de viande et de beurre. D'autre part, évider le milieu de brioches dressées de même forme et grandeur que les escalopes. Garnir le creux de ces brioches avec une purée de foie gras, y ranger par dessus les escalopes de veau sautées au beurre, sur lesquelles on place une escalope de foie gras sautée au beurre. Napper le tout avec demi-glace réduite.

Gigot à la Paysanne.

Après avoir désossé un gigot, en assaisonner l'intérieur, en piquer les chairs avec une gousse d'ail émincée ; redresser et coudre le gigot auquel on donne une forme ronde, le faire revenir dans une casserole avec du lard haché ; placer alors ce gigot dans une grande casserole en terre et profonde, l'entourer d'une couche épaisse d'oignons émincés et crus que l'on assaisonne ainsi que la viande ; sur cette couche d'oignons, déposer une couche de haricots blancs préalablement cuits, aux trois quarts, à l'eau salée ; recouvrir les haricots d'une couche de pommes de terre, pelées, crues et taillées en tranches épaisses ; assaisonner et recouvrir le tout à hauteur avec de l'eau ; placer alors la casserole sur le feu. Lorsque son contenu est entré en ébullition, retirer du feu la casserole que l'on couvre et met dans le four pour achever de faire cuire ; servir le plat tel que sur la table.

Blanquette d'agneau.

Faire dégorger pendant deux heures une épaule d'agneau coupée en morceaux réguliers. Marquer une cuisson avec carottes, oignons, bouquet garni et une gousse d'ail. Les morceaux d'épaule étant cuits, les égoutter, puis faire un blond avec un morceau de beurre et un peu de farine. Mouiller avec la cuisson ; faire bouillir un quart d'heure. Lier au moment de servir avec 3 jaunes d'œufs et un demi-verre de crème. Donner un bouillon, passer cette sauce au linge. Ajouter beurre et jus de citron. Dresser l'épaule dans un plat creux ; garnir de petits oignons et champignons cuits à blanc, saucer et servir.

MENU.

DÉJEUNER
Rillettes de Tours
Bœuf à la Bourguignonne
Pain de foie de Veau
Epinards à l'Anglaise
Gâteaux aux noix

DINER
Potage aux Laitues
Paupiettes de Langue de bœuf
Poulet rôti
Purée d'Artichaut à la crème
Plum-cake

Une Pierre Précieuse.

Que les femmes dont la collection de pierres précieuses est devenue banale, à force d'être complète, se réjouissent.

"On vient de découvrir, dans la Californie une pierre précieuse d'une grande beauté.

"Cette pierre, d'un bleu transparent, avec des teintes violettes, est plus brillante que le saphir, mais moins dure que l'opale. Sous l'action de la chaleur, elle devient rouge et reprend sa couleur naturelle en refroidissant.

"Cette pierre précieuse est appelée "benito", d'après le nom du comté où elle a été découverte."

Il y aura encore de beaux jours pour les élégances les plus raffinées.

Cette pierre offre les transformations d'une plante. Elle rougit au milieu de la chaleur communicative de banquets ; et puis elle bleuit quand le froid la saisit : elle est presque vivante.

L'Espionnage des Japonais.

On sait quel art extrême les Japonais apportent dans l'espionnage ; on connaît leur passion pour les sciences qui les fait entrer dans les écoles occidentales pendant qu'ils paient leurs frais d'étude au moyen des travaux manuels les plus vulgaires. Leur désir d'assimilation s'applique en ce moment en Suisse à ce qu'on a appelé "l'industrie des voyageurs".

Le gouvernement japonais lui-même vient d'envoyer un délégué en Suisse étudier le fonctionnement des hôtels européens pour voyageurs ; et ce personnage officiel n'a pas hésité à s'embaucher comme garçon dans un hôtel de Glion, canton de Vaud. Son enquête terminée, il doit revenir à Tokio, où il sera chargé de créer une école pour garçons d'hôtel !

On ne dit rien encore de l'école des cuisiniers, mais on y songe. Ce jour-là, c'est la France que l'on copiera. Car, sur ce point, nous gardons le premier rang dans le monde. Nous avons perdu le droit à l'orgueil : il ne nous restera bientôt plus que des vanités pour nous vanter devant le sourire énigmatique des Japonais.

X.

L'ESPRIT DES AUTRES

Le jeune Marcel L.... regarde curieusement un lièvre que son père vient de tuer à la chasse.

—Oh ! papa, dit-il, on dirait qu'il dort.

—Oui, mon fils, et d'un sommeil de plomb encore !

Enfants terribles :

—Toto, ton père t'a déjà dit de ne pas mettre les pieds sur la table....

—Pourquoi qu'il a dit alors que quand bonne maman serait là, il mettrait les pieds dans le plat ?

A table, dans une famille :

—Servez-vous donc mieux que cela, vous prenez le plus mauvais morceau.

—Oh ! chère madame, c'était pour vous l'offrir.

Un bon truc.

—Je parie cent sous que tu vas répondre non à ma question ?

—C'est fait.

—Prête-moi cent sous.

—Ah ! non.

—Bon ! tu as perdu ; tu me dois cent sous.

A l'estaminet.

Berlureau, à son habitude, veut faire de l'esbroufe.

—Moi, dit-il, je suis un type dans le genre de Balzac... j'aime beaucoup le café.

A la correctionnelle :

—Vous êtes d'une brutalité révoltante envers votre malheureuse femme : vous la battez même la nuit.

—Si on peut dire ! je dors toujours à poings fermés.

—Votre femme s'en aperçoit bien....

Chez le marchand de vins, entre valets de chambre :

—Moi, mon maître est très doux et pas regardant sur son vin et ses cigares, mais il y a une chose qui me vexe : il me donne ses vieux habits, mais il en retire le ruban de la Légion d'honneur.

Bon-Bons, Chocolats
ET CANDIS FRAIS TOUS LES JOURS.
Le Premier Magasin de Candis à la Nouvelle Orléans.
Fuerst & Kraemer
833 Rue du Canal.
Phones Main—121. ; Main—2146-L.
8 jan —1an

Excursionnistes

De nombreux excursionnistes ont quitté la Nouvelle Orléans hier par diverses lignes pour Chicago, St Louis, Cincinnati, Norfolk, Asheville, Louisville, Indianapolis, Lake Toxaway et d'autres points, profitant des billets à prix réduits offerts par les compagnies.

A toutes les gares il y avait une foule énorme, de nombreux parents et amis ayant accompagné ceux qui partaient pour leur souhaiter bon voyage.

La compagnie du Louisville et Nashville avait trois trains composés de cars Pullman et de cars à fauteuils, dont le premier est parti à neuf heures 30 du matin.

M. J. Kemp Ridgely, agent de division, et M. Frank J. Bole, chef de gare, ont dirigé l'embarquement des voyageurs et le départ des trains. Ils avaient de nombreux aides et il n'y a eu aucun encombrement ni aucun retard. Deux trains de cette compagnie sont partis de Mobile.

La compagnie de l'Illinois Central a fait partir quatre trains pour ses excursionnistes de la Nouvelle-Orléans et ceux de divers points de la Louisiane et du Mississipi.

Les voyageurs étaient également très nombreux à la gare du Northeastern, ou Queen and Crescent, dont les voies traversent des contrées très pittoresques.

L'Union Progressiste a fait distribuer à toutes les gares d'intéressantes brochures sur la Nouvelle-Orléans et la Louisiane.

"Les Machines à Coudre Singer valent mieux que celles de toute autre marque. Ce sont les plus légères, les plus silencieuses et efficaces des machines à coudre et vous savez qu'il en sera toujours ainsi. Quand vous achetez une machine à coudre rappelez-vous toujours que c'est pour la vie et que c'est pourquoi il vous faut une Singer et nulle autre. Nous vendons au comptant et aussi à terme. En vente au 931 rue du Canal".

Village détruit par un incendie

Harcock, Michigan, 17 août—Le village de Hubbell, situé à une dizaine de milles de Harcock a été presque complètement détruit ce matin, par un incendie.

Vingt-deux maisons d'habitation, quatre magasins, un hôtel, le bâtiment des postes et un entrepôt à charbon ont été rasés par les flammes.

Services Religieux.

CATHÉDRALE ST-LOUIS.
Chartres, pres Orleans.
Dimanche, messes à 6, 7, 8, 9 et 11 heures.

STE. MARIE. Archevêché.
Chartres et Ursulines.
Dimanche, messes à 5:30, 7:00 8:00 et 9:30. Bénédiction à 5:00 p. m. Le vendredi, Exposition du Très Saint Sacrement pendant la messe de 6 heures et Bénédiction après la messe de 7 heures.

IMMACULEE-CONCEPTION, (Jésuites), Baronne et Commune.
Dimanche, messes à 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 heures.

STE ANNE.
St-Philippe pres Roman.
Dimanche, Messes à 6 1:2, 8 et 9 1:2 heures.

ST. AUGUSTIN.
St Claude et Bayou.
Dimanche, messes à 6:30 8, 9 et 10:30.

ST ANTOINE DE PADOUE.
Conti et Rempart.
Dimanche. Messes à 8 heures et à 10 heures. Tous les jours messe à 7 heures. Le soir, exposition du Saint-Sacrement, Chapelet, Méditation et Bénédiction.

ST-PATRICK.
Camp, pres Girod.
Dimanche. Messes à 6 h. 30 : 7 h. et 10 h.

ANNONCIATION.
Marais et Mandeville.
Dimanche, messes à 7; 8 et 9:30 à 5 heures Rosaire et Bénédiction

STE. ROSE DE LIMA.
Bayou Road entre Broad et Dorgenois.
Messes le dimanche à 7, 8 et 10 heures. Vêpres, récitation du Chapelet et Bénédiction du Très Saint Sacrement à 4 p. m.

ST. VINCENT DE PAUL,
Dauphine, pres Montegut.
Messes le dimanche à 5:30, 7 et 9:30. Rosaire et Benediction à 4:30 P. M

STE-THÉRESE.
Camp et Erato.
Dimanche. Messes à 6, 7, 30 : à 8 30 pour les enfants. Grand'messe à 10 h. Bénédiction à 5 P. M.

MATER DOLOROSA.
Coin Cambronne et Burthe, Carrollton.
Messes le dimanche à 7 et 9:30 A. M.

PREMIERE ÉGLISE EVANGÉLIQUE FRANÇAISE,
(Presbytérienne)
de la Nouvelle-Orléans
Horaire des cultes : Tous les dimanche à 3 h. P. M., dans le Temple situé à l'angle des rues Canal et Derbigny.
Tous les jeudis à 7 h. P. M., chez le Pasteur. Rév. P. P. Briol, No. 1213 Avenue Washington.

SECOND CHURCH OF CHRIST SCIENTIST,
4406 avenue St-Charles, pres de l'avenue Napoléon.
Dimanche matin, service à 11. Mercredi soir séance à 7:45.

CHEVAUX ET MULETS
Les recettes pour les chevaux et mulets [illegible] avec bonus, avec demande modérée et par [illegible] plus élevée.
Chevaux de selle et de voiture.....à 150@2[illegible]
Bons chevaux de trait..... 75@1[illegible]
Chevaux communs..... 50@1[illegible]
Mulets de ville..... 150@1[illegible]
Extra heavy..... 200@2[illegible]
Mulets pour habitations sucrières. 150@1[illegible]
Mulets " " ..... 85@1[illegible]